

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 3 (1928)
Heft: 16

Artikel: Un bel exercice du groupe sanitaire de montagne 11
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-710845>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Fahrübung.



(Hohl, Arch.)

Un bel exercice du groupe sanitaire de montagne 11.

Pendant qu'à Porrentruy, une partie des instituteurs romands se livraient à de stériles discussions sur le désarmement unilatéral de la Suisse, l'armée, indifférente à ces débordements d'éloquence défaitiste, continuait, en silence, à faire son devoir.

Pendant que certains éducateurs de la jeunesse discouraient dans les nuages sur l'opportunité de défendre sa famille et son pays quand on les attaque, ou, s'il ne serait pas plus conforme à la morale pacifiste-internationaliste de laisser égorger les siens, en jetant ses armes, nos soldats, des Alpes au Jura, sans défaillance et tout simplement, poursuivaient leur dur labeur.

Malgré tous les sophismes et les faux prophètes, notre peuple sait bien que le devoir civique, accepté loyalement, peut aller jusqu'au sacrifice de sa vie pour le salut commun, et que c'est une lâcheté d'abandonner ses frères au moment du danger. C'est pourquoi, quelques jours passés avec le groupe sanitaire de montagne 11, ont été pour les invités du lt.-colonel Chessex, un plaisir et un réconfort.

Le rôle et l'activité des troupes du service de santé sont peu connus du public. Bien des officiers des armes combattantes ignorent les mérites de ces unités dont la tâche, modeste en temps de paix, devient splendide et de première importance en temps de guerre: sauver, guérir et récupérer des hommes pour le front.

Le groupe sanitaire de montagne 11 (lt. colonel Dr. Chessex) vient de prouver sa parfaite adaptation aux exigences de la guerre moderne, son entraînement remarquable en haute montagne. Laissant aux forts de St-Maurice l'école de recrues sanitaire de montagne (colonel instructeur-méd. Girard), les trois compagnies (capitaines Giaque, Nicole, 1er lieutenant Vulliet) et le convoi muletier (lieutenant Lugeon), ont quitté Dailly et Savatan, le 23 juin, pour se rendre aux lacs de Fully. Au col du Demètre (2400 m), les névés du versant nord furent malaisés à franchir. Sur le versant sud, un mulet perdit pied et se brisa les reins dans les rochers. Le même soir, la troupe s'installa dans les baraquements de l'Alpe de Sor-

niot. Dans le cirque imposant du pâturage dominé par les sommets déchiquetés du Grand Chavalard, de la Dent de Morcles, de la Tête Noire, près du lac supérieur où flottaient encore quelques blocs de glace, les «cols bleus» ont rompu le grand silence de la montagne.

Le dimanche matin, réveillés par la diane joyeuse, reposés de leurs fatigues de la veille, catholiques et protestants réunis entendirent de courtes et émouvantes exhortations du soldat Monnier, missionnaire aux Indes, du Soldat de Saussure, pasteur à Genève, du Soldat Rapin, pasteur à Denezy: «Elevez vos yeux vers les montagnes, d'où vous viendra le secours.»

L'après-midi, des concours et des jeux sportifs rassemblèrent officiers, sous-officiers et soldats au bord du lac inférieur. De moroses antimilitaristes eussent été quelque peu dépayés au milieu de cette joie, de cette exubérante et saine gaité. Jeu de la corde, courses diverses, lutte, alignèrent de nombreuses équipes: officiers en bras de chemise, mêlés à leurs hommes, spectateurs juchés sur les toits de bardeaux des chalets, formaient un tableau pittoresque et animé. On vit même le commandant du groupe concourir dans la course «à trois jambes», une jambe liée par des courroies à celle d'un camarade. Le soir à l'appel principal, un officier distribua les prix et les vainqueurs sortirent des rangs aux acclamations de leurs camarades.

Les jours suivants, des exercices dans des terrains hérissés de difficultés permirent à M. Arth. Porchet, notre habile opérateur vaudois et à son personnel, de tourner un film autorisé par le Département militaire fédéral, du plus palpitant intérêt. Un exercice tactique complet de relève des blessés pendant le combat mit en lumière les qualités d'endurance et de sang-froid des sanitaires de montagne.

Les hommes désignés comme «blessés» furent dispersés, entre 2200 et 2600 m. d'altitude, dans le secteur du col de Fenestral-Six Trembloz. Vaste solitude de

pierriers, coupés de bancs de rochers à pic et de névés vertigineux. Tous les dévaloirs aboutissent au lac supérieur de Fully qu'on aperçoit, tout en bas, comme une énorme émeraude enchassée au pied des crêtes tourmentées.

Chaque blessé porte une fiche sur laquelle son genre de blessure est indiqué: fracture de la mâchoire, de l'épaule, du pied, balle de mitrailleuse, éclat d'obus, etc. La ligne de feu est supposée en avant. Les patrouilles, munies de brancards et de cacolets, explorent méthodiquement le terrain.

Les «nids de blessés» sont souvent difficiles à découvrir, dans la grisaille des schistes. Une fois repérés et atteints, on commence par les pansements provisoires, puis, suivant les possibilités, les blessés sont placés sur des brancards, des cacolets, descendus à la corde, traînés sur des civières à roues (système Riggerbach). Rude besogne, tout à la fois délicate et compliquée, car il faut éviter aux blessés les secousses et les heurts, comme si leurs souffrances étaient réelles. Et, c'est là qu'on peut admirer l'initiative et la conscience de nos soldats, livrés à eux-mêmes. Avec des mouvements très doux et des gestes maternels, ils embandent une tête, ou emprisonnent une jambe dans une attelle de fortune. Puis, c'est la descente vers la place de pansement, installée entre les deux lacs.

La descente est la partie la plus pénible, la plus dangereuse de l'exercice. Tantôt arc-boutés contre le sol, tantôt le dos au rocher, les brancardiers enlèvent leur charge avec des précautions infinies. Il faut être solide et avoir le pied sûr pour porter, pendant plusieurs heures un homme sur le dos, dans les pierres roulantes et sur des dalles glissantes. Appuyés sur leur bâton ferré, les hommes cherchent leur chemin dans le chaos des rocs. Les clous de leurs souliers crissent sur les pierres. On les voit traverser les névés, aborder des couloirs presque verticaux. D'efforts en efforts, une patrouille a pu gagner un «replat». Mais, une paroi verticale l'arrête un instant. Vite, la double corde; trois hommes restent en haut, fixent la corde et s'agrippent au rocher, pendant que le blessé, ficelé à son cacolet, se balance dans le vide, soutenu par un camarade qui se tient suspendu à ses côtés. On se sent soulagé lorsque les cinq hommes atterrissent sans encombre, au pied de la paroi. Cette manœuvre périlleuse s'est exécutée avec calme, sans un mot superflu.

Plus loin, un brancard porté par deux hommes aborde une vire étroite. Le visage du soldat couché apparaît, brun, sous le bandage blanc, son casque suspendu derrière lui, heurte les pierres avec un bruit métallique.

A l'aide des jumelles, on découvre tout en haut, jusque sur les escarpements du Grand Chavalard et des Six Trembloz, des équipes en marche, accrochées comme des mouches aux flancs de la montagne. De toutes parts, les petites colonnes convergent vers la place de pansement.

Sous une grande tente, prestement dressée, les chirurgiens, en blouse blanche, attendent près de la table d'opérations. L'acier des instruments luit sur les caisses d'ordonnance. Des brancards Riggerbach, attelés de mulets, sont prêts à descendre à Sorniot les blessés transportables, qui seront ensuite évacués sur Martigny par le téléphérique de Fully.

A leur arrivée, les blessés sont inscrits sur un registre par un sous-officier et groupés, suivant leur état: à opérer immédiatement, transportable, peut marcher, etc. A 14 heures, tous sont en lieu sûr. Le médecin de division, lieutenant-colonel Patry, de Genève, est satisfait,

car il sait tout ce que représente ce travail, quelle somme d'énergie il a fallu à ces robustes garçons, vaudois, valaisans, fribourgeois, genevois, pour arriver à bon port, sans culbutes et sans accidents. Tout le monde a le sourire, la bonne humeur règne du haut en bas de l'échelle, et, quand, l'exercice terminé, les blessés délivrés de leurs bandages, subitement guéris, la longue colonne reprend le chemin de Sorniot, les «youtzées» se répondent d'une compagnie à l'autre.

*

On marche sur un tapis de fleurs; les pentes sont couvertes d'anémones soufrées, de pensées, de primevères roses, de gentianes bleues. Dans les combes, les soldanelles prennent la place de la neige qui vient de se retirer. L'eau claire du bisse court vers la plaine. Les regards, instinctivement, cherchent les cimes. Le Mont-Blanc élève sa tête immaculée au-dessus de son cortège d'aiguilles, de tours et de glaciers. Le massif aérien du Grand Combin lui fait face. La vallée du Rhône se creuse, à 1800 mètres, aux pieds des soldats, avec ses villages cachés dans les châtaigniers, ses moissons jaunissantes, ses vignes et ses vergers lourds de promesses. Le vieux Valais, terre féconde, toute ruisselante de lumière, étale ses richesses sous le grand ciel bleu. Paysage immense, enveloppé de silence, éternellement balayé par un souffle pur, d'une beauté somptueuse, sauvage et douce.

Ce soir, les soldats dépoitraillés se lavent aux ruisseaux qui cascaden près des baraques, ils rient, chantent, nettoient leur équipement en attendant la soupe qui déjà répand son odeur prometteuse. Les mulets se mordent et ruent en tirant sur leurs cordes, car c'est l'heure de l'avoine. Bientôt la nuit bleue montera des profondeurs de la vallée.

Le groupe san. mont. 11, sous le commandement ferme et plein de tact du lieutenant-colonel Chessex, est une troupe d'élite. Son corps d'officiers a toutes les qualités professionnelles de probité scientifique, de haute culture et d'abnégation de nos médecins et de nos pharmaciens. Et puis, la montagne est, comme toujours, une admirable école de discipline, de volonté, de camaraderie et de dévouement.

R. V.

(«Gazette de Lausanne».)

